

De quelques nécessaires obligations : un changement de la devise républicaine.

1. Constat.

Face à la désintégration des existences, quantifiées sous les coups de devise à la Goldman Sachs, « il n'est pas suffisant de réussir, encore faut-il enfoncer les autres! » (isn't it politically correct ?), mieux vaut ne pas méconnaître ceux, à qui l'on se fède, comme à quelle société l'on vise.

Ici, le « je » règne individuel, dans la loi du chacun pour soi, du plus fort, totalement contradictoire à cette essentielle existence humaine, qui nous produit dans l'échange, sujets de paroles, sujets d'écritures, sujets de codes.

Mais, la parole témoigne qu'il n'est pas de je qui parle, sans un toi ou des vous ou des eux qui entendent ce qu'ils veulent, d'une supposée langue « comme une ».

Ainsi, n'y a-t-il pas d'existence subjectale, sans Autre, sans autres.

Au-delà de l'exactitude du savoir qui s'est énoncé, la seule chose, qui puisse valoir vérité est donc qu'un « je » a parlé... à d'autres !

Il n'y a donc pas de liberté à proprement parlé individuelle, puisque nous sommes tous aliénés les uns aux autres

Nous ne pouvons plus rester inconsciemment identifiés aux « Ego » narcissiques des WASP, White Anglo-Saxon, Protestants, qui aspirent aveuglément à la réussite et au fric, dans l'espoir d'y trouver prédestination à leur vie éternelle.

Certes, les djihadistes empruntent un chemin plus court, mais il n'est pas sûr qu'ils puissent raisonnablement rivaliser en terme de mort, pour le moment.

Il faut dire que l'au-delà est l'idée la plus simple à résoudre le présent, qu'il destitue de toute valeur, au regard des fantasmes que soulèvent ses promesses d'avenir.

Et même lorsque l'au-delà emprunte à l'éternité, il ne semble même pas éveiller de visions cauchemardesques !

De nos jours, les temps de vie normativés alimentent la guerre économique généralisée, dans une course obsessionnelle effrénée à accaparer richesses, pouvoirs, prestiges, au point que l'Etat n'a plus d'autre fonction que de plier le champ social aux lois du marché.

Le capitalisme fait voler en éclats le droit républicain, la justice sociale et même la démocratie libérale.

Or l'homme vertueux de l'âge classique, remanié par l'utilitarisme ambiant, fait aujourd'hui de l'intérêt personnel le nouveau fondement des normes, sous couvert d'une nature humaine fréroce, jalouse et haineuse.

L'injonction à être le meilleur, excusant toutes les spoliations, avive les défiances dans la désolation du chacun pour soi.

Comment en serait-il autrement, quand elle se réduit à n'être que le fruit d'une constante injonction aux jouissances onaniques ?

Dans l'ici et maintenant, l'angoisse absorbant la libido pour elle seule, se veut certitude, aux seules fins d'isoler les incertitudes qui l'effrayent.
Dès lors, interdit de se questionner sur ce moment où la psyché fut prise au dépourvu, tétanisé par l'intrusion soudaine d'un afflux de compréhension inassimilable, raison de son traumatisme.
Que voulez-vous, les grands ne s'entendent pas gueuler.
Dès lors, la phobie de se faire surprendre répand son venin sur les têtes, obligeant chacun à vouloir prévenir, chérir, guérir, contraignant chaque un à se carapaçonner en sa demeure où jamais il ne pleut.
L'affaire tourne au repli des « personnalités », qui sombrent dans les méandres identitaires paranoïaques d'univers hantés par d'Autres incarnés, tout puissants, que valorisent sans fin les politiques sécuritaires xénophobes.
La vidéo surveillance et les Guns façonnent les êtres mécaniques, sans parole.
La surestimation va aux « Gens d'Armes », aux « Gens de Robes ».
La dévalorisation aux « Gens de Lettres », aux « Gens D'Arts ».
De ceux qui travaillent à la pièce et non en série dans la computation infini des paquets. La surenchère des fétiches « contras » phobique s'industrialise.
Accumulations, accumulations, accumulations, de frayeurs fertiles, interchangeable, à usages multiples, recyclables.
Accumulations, accumulations, accumulations, d'objets stériles, jetables, à usage unique, non recyclables.
Les machines supposées soulager nos peines, accroissent nos peines.
Ne cherchez pas l'erreur, vous ne sauriez la trouver.
Trop complexe pour vos oreilles embouchées et vos yeux complexés.
Circulez, rien à voir. Défense d'afficher. Il est recommandé à chacun de ne pas penser.
Jouissez mécanique !

Et chaque un, de réclamer son « Or dit nateur » ! Qui en produit des sujets tressés, dernier cri, décérébrés des codes antérieurs auxquels, telles les machines, ils ne peuvent faire retour, puisqu'ils leur sont devenus illisibles.
Une violence générationnelle radicale, dans la coupure à l'éternel retour, dans le rejet irrévocable, sans retour, aux générations antérieures.
La marine y joue sur du velours puisqu'elle prétend que du passé, elle fait table rase.
La fuite en avant n'en sera qu'exponentielle.

2. Compréhension.

Au nom de la liberté du chacun chez soi, de la France aux « francs'est », la marine se revendique nouveau logiciel, nouveau code, nouvel oriflamme, qui rend caduque, illisible le précédent, dans lequel restent pris ses adversaires.
Le débat politique ressasse sa vieille rationalité, qu'elle dénonce.
Mais les raisons du malaise sont irrationnelles, ou plus précisément inconscientes.
C'est de prétendre avoir tué le père, qui fait de Marine Le Pen, un héros identificatoire pour des jeunes en révolte contre les excès de l'Autorité paternelle qui sévit à travers

le monde.

Et, ils sont si jeunes, qu'ils ignorent les méfaits du Père de « travail, famille, patrie » dont elle est la petite fille, au point même qu'elle donnerait à faire croire que ce sont les républicains supposés démocrates qui en seraient le vrai fruit.

Ainsi, là où Sarkozy, frimant caillera, veut en découdre dans un Un, non républicain, contre tous, marine fédère, dans un supposé un, républicain, comme tous et pour tous. Là est bien le danger, car la doctrine souverainiste dont elle se réclame, se veut d'incarner la volonté « comme une », du peuple, contre d'autres peuples, la volonté « comme une » de la nation, contre d'autres nations.

De ce point de vue, tous deux se moulent parfaitement à l'individualisme forcené du meilleur, au culte de la personnalité, qui sévit dans l'idéologie des rivalités fréroces de nos sociétés.

Après les pères trop maternants, dans les deux cas, gare aux pères fouettards !

Y a-t-il lieu d'attendre que les électeurs, tous ces « en colère » de se voir narcissiquement laissés pour compte, déchantent dans l'expérience ?

Comment faire, quand chaque un vit besoin à son ascension d'homme, de pouvoir se revendiquer de sa seule expérience, si possible extrême, dans la vanité des performances nouées au machisme ambiant ?

Qu'il soit terroriste de daech, au point que l'implosion de son Ego idéal, voué à la félicité éternelle, le voit s'éliminer dans le réel comme sujet d'une chaîne où le signifiant ne serait jamais que toujours le même, lui l' élu, aux prétentions messianiques, et l'autre ce mécréant, à qui de ne pas croire à l'universalité de Dieu, il récuse vie et promet l'apocalypse. (1,0)

Ou, qu'il soit l'individualiste narcissique d'un capitalisme forcené, dont les désirs de parades ne sont qu'invite à la rivalité, à la fréroce, dans l'ascèse de la richesse, de la réussite et des honneurs. (1,0)

C'est qu'il est bien difficile et pénible d'aller lire les symboliques qui président à nos Réels. La cure y met tout son accueil, toute son attention, puisqu'elle n'est pas là pour juger et culpabiliser, mais pour conclure sur l'état des faits.

Mais hors d'elle, règne la méconnaissance, qui entretient le terrorisme dans les fantasmes identificatoires à l'idéal surmoïque tout puissant du père de la horde.

C'est qu'il faut bien délirer, si l'on veut se soulager des terreurs incarnées.

Pourtant, l'Autorité paternelle ne se supporte pas, quand elle se veut incarnée.

Si le père, cet homme banal parmi les hommes, souhaite soutenir la fonction exceptionnelle qui lui est échue, il se doit surtout de permettre à l'enfant de concilier son désir, noué à la seule loi humaine, la loi de la parole.

C'est même le propre de la fonction paternelle, comme de son nom, que de présentifier l'absence et d'ouvrir ainsi à la signifiante d'un manque dans l'Autre.

Depuis déjà un siècle, Freud incite pour exister dans la vie, à ne pas méconnaître la mort, voire même à s'y préparer.

Mais nos individualismes forcenés préfèrent l'ignorer, au point même de considérer banal, de voir celle des autres défiler.

Pourtant, pour contourner le roc de la castration, comme aux échecs, suffit de rocker. Soit d'accepter de passer de la place du Roi à celle de la Reine !

De ce point de vue, le Souverainisme se révèle être une Névrose Narcissique, soit une Psychose Paranoïaque, Politique.

Le fantasme d'un accomplissement national rédempteur de nos divisions subjectales.

La conjonction préoccupante d'un Être Universel dépourvu de nature substantielle, venant englober, neutraliser, les existences individuelles, dont l'intériorité ouvre pourtant sur le clivage et l'impression d'inconsistance.

C'est qu'il n'y a pas d'universel, sans un particulier pour le soutenir.

Au point que ça n'est point tant l'œdipe, qui est universel, mais l'universel qui est incontournableement œdipien.

Il faut dire que notre prématurité de naissance, de n'ai sens, ne nous facilite pas la vie, quand elle nous contraint d'emblée à la socialité, dans le besoin impérieux d'un autre, pour assurer notre survie.

Il est plus que probable que c'est cette situation même, qui présida aux spécifications de nos codes animaliers, nous faisant entrer dans les mystères du langage, qui nous font ressentir l'autre comme un Autre.

Raison pour laquelle, le genre humain vise toujours à l'au-delà de l'ici et maintenant de son aliénation, dans l'espoir de s'en libérer.

Ainsi en vint-il à complexifier, par des jeux de combinatoires, les traits unaires du piaillage des poules, qui les informent des menaces de dangers terrestres ou célestes, afin de l'adapter à la réalisation de la complexité de ses désirs.

Après tout, il a toujours su se jouer des voix et se fasciner pour cet objet incongru, le lent gage, qui lui permet d'obtenir d'éventuelles satisfactions à ses demandes.

Mais il ne lui en garde pas moins un rapport ambivalent, car celui-ci le contraint à en passer par la médiation du désir d'un autre, qui lui révèle sa nouvelle aliénation, un choix forcé, sa « dit-vision », l'exigence du Dire, qu'il préfère oublier.

C'est que la parole répand son venin dans les esgourdes, s'imposant comme un ordre.

Dès lors, récuser cette castration symbolique, en ne faisant pas usage de ce nouveau « plat sympa », lui fait courir le risque de s'entretenir dans des névroses transférentielles, où il croit toujours vivre au milieu des animaux, dans les seuls besoins des corps.

Pourtant, bon an, mal an, au gré des vicissitudes des pérégrinations, les traditions même orales finissent par imposer l'érection de leurs noms du père, dans l'avènement totémique de leurs premières écritures.

Force est de fixer un lieu à la sexualité en goguette, au gré des buissons, afin qu'elle révèle son mystère, celui apte à transcender la mort, sa finitude, celui de la scène primitive, celui du père, l'absent du lien maternel.

Ici, on dort sur la natte, on mange à la cuillère et on marche avec détermination.

Cuisses de grenouilles, bœuf bouilli et autres têtes de moutons.
Ainsi, chacun y va de ses totems et tabou, de ses recettes de cuisines.
Maman a-t-elle préparé un plat bien pimenté pour papa, ou lui sert-elle les plats sans saveurs de madame frigidaire ?
Quoi qu'il en soit, dans la frustration du non obtenu, il reste l'autoérotisme.
Et puisque l'on a fixé une représentation au père de la horde, plus rien n'interdit au moindre bonhomme, de cultiver lui aussi son narcissisme, son culte de la personnalité.

Mais, il a beau maintenant sombrer dans l'écriture, qui lui permet de décider à chaque instant du degré d'intrusion de l'autre, l'idée qu'il se fait de son identité n'est toujours pas inscrite sur son front.

Et il a beau se scarifier et se percer, de ne pouvoir fixer son identité l'entretient dans la crainte de ne jamais savoir à qui il a affaire.

L'universel, qui en passe toujours par un particulier pour se soutenir, n'est décidément qu'une promesse, pour ceux qui veulent y croire.

Il n'y a pas d'identités, il n'y a que des identifications à des traits d'appartenance sociétale, nom de paternité, que chaque un revendique, dans la traînée de poudre des identifications hystériques, historiques des foules.

C'est que le code veut, à tout prix, s'imposer.

Un, il est des miens, Zéro, il n'est pas des miens.

A l'image du mécanisme de forclusion du premier cri entendu : moi, pas ça.

Loin de la littérature et du poème qui n'exécute personne, si ce n'est métaphoriquement, le mathème est immédiatement exécutable.

Cet acte sublime, qui transforme un logarithme en avion, nous entretient pourtant dans le nihilisme, qui s'actualise dénigrement de toute existence, qui ne procède pas d'un Réel substantiel.

Dès lors, le refus de la différenciation mène inéluctablement à la confusion des condensations et à la généralisation des déplacements.

Ainsi, si nous n'y prenons garde, risque d'advenir le post humain, un humain machinisé, une machine humanisée, qui exécute aveuglément, sans fin.

La psychose tente d'emprunter à l'absence de vide des machines, à une fixité, qui puisse se vivre centre de l'univers.

Car, si il y a déjà bien longtemps que Galilée et Kepler ont démontré aux humains que leur terre n'est pas le centre du monde et que son trajet elliptique a une pulsation, ces derniers, inguérissables, même perdus dans son immensité, n'en veulent pas moins se croire le centre de la référence cosmique.

Il faut dire qu'à quelques temps de là, Darwin est venu leur laisser croire qu'ils sont le stade le plus achevé de l'évolution des grands mammifères.

Et quand les anatomopathologistes du XX^e siècle démontrèrent qu'ils ne sont en fait qu'un stade arrêté dans la gestation des grands singes, en quelques sortes un fœtus avorté, prématuré, ils préférèrent jeter un voile de silence sur la découverte.

C'est pourtant bien de cette prématurité que se noue d'entrée l'aliénation au langage inconscient, à cette foulditude de dires sur le sujet, avant même qu'il n'y soit, sur sa famille, son land, son volk, comme sur toutes les cohortes humaines qui l'ont précédé.

Dans le mépris de ses fonctions communes, à la nature et aux animaux, l'Homme préfère définir l'universel, dans les limites d'un genre, en l'occurrence humain, dont la science lui donne l'occasion de rivaliser avec les pouvoirs qu'il prête à Dieu. N'a-t-il pas de ses voies fait réseaux, de sa foudre fait puissance atomique, de sa création fait procréation, trop sûr qu'il est de devenir grand, pourvu que Dieu lui prête vie ?

Conclusion

La devise républicaine ne peut donc pas commencer par Liberté, puisque la socialité relève par définition de la solidarité du langage.

Il faut donc une autre façon d'en poser le code, une autre façon d'en poser la structure symbolique, afin de produire le Réel d'un autre message.

1. Solidarité

Embarqué sur le même bateau, la mondialisation ne se réduit pas pour nous à celle du marché, mais à celle de ses conséquences : des périls comme un.

Car, qu'elle soit sonore, psychique immatérielle, ou imaginaire, virtuelle exécutable, ou visuelle, écrite matérielle, la trace n'en relève pas moins de problématiques économiques, dans l'aspiration commune des systèmes à la moindre dépense.

Mais alors, prétendre vouloir réduire les activités polluantes relève, avant tout, de réduire au maximum toutes nos dépenses énergétiques, quelles soient d'énergies fossiles ou d'huile de coudes.

La première obligation se doit donc d'être la réduction la plus massive possible de toutes les productions et non leur floraison sous couvert de rémunération.

La nécessité réclame donc de s'obliger à la décroissance.

En premier lieu, il s'agit donc d'interdire la fabrication des objets éthiquement institués stériles ou nocifs aux usages communs.

Les armes n'ont aucune utilité dans une société mondialisé, par les périls communs. Pas plus que n'en ont les bouteilles et autres dosettes en plastique.

De même, les gouvernements acceptent l'hérésie des brevets scientifiques auxquels prétend le capitalisme décomplexé.

Ainsi béni par les Etats, la finance biologico-militaro-industrielle s'accapare, à son seul profit, des découvertes issues de la somme des découvertes de l'histoire de l'humanité, sous prétexte de recherche.

Pourquoi ne payerait - on pas des droits relatifs à tout ce qui relève des lois de la relativité aux descendants d'Albert Einstein ?

Rien ne peut être réputé appartenir à quelque sujet que ce soit, puisque de sujet, il n'y en a que d'effets, il n'y en a que de relatif !

2.Équité.

Bonheur sublunaire ou béatitude divine, étatisation ou spiritualisation, quoi qu'il en soit chaque un est tenu de se soumettre à la hiérarchie et de refouler les conceptions qui font de la praxis, la source des normes.

L'usage comme un, se définit d'une fonction, d'une pratique.

S'il est destitué bien commun, défini d'un objet, il redevient alors privatif, alimentant sans fin un capitalisme dévastateur, dans l'engouement des foules.

C'est que l'idée du commun remanie de fond en comble celle de la richesse, celle de la valeur, en cherchant constamment à ne rien méconnaître, avant de se mettre d'accord sur qui doit produire quoi, pour qui, au sein de notre commune mondialisée. Loin des communautarismes, qui définissent les vivre ensemble entre soi, à l'exclusion des autres, le « comme un » pose l'activité conjointe au fondement de l'obligation politique.

La « comme-une » pose donc les charges communes obligatoires aux biens relevant de nos usages communs.

Et si le nous, quand il parle, ne peut qu'advenir multitude de je, loin de rivaliser de prestance, la délibération s'élabore de la mise en commun des paroles et des pensées, avant de conclure ou de légiférer.

Dès lors l'égalité de droit ne suffit plus, il y faut de l'équité, de la justice sociale.

Si doit régner une répartition équitable, des coûts, comme des bénéfiques, des choses à usage commun, loin de la logique exponentielle de la plus value, pour quelques uns parfaitement visibles qui surgèrent des productions tout aussi virtuelles que réelles, force est de changer de code, afin de garantir que la plus value sera bien pour tous.

Il s'agit donc d'interdire de privatiser les services relevant des usages communs.

La carte navigo veut éluder les petits trous, mais génère des foulditudes robotiques, dispendieuses inutiles d'énergie.

La nécessité se réduit pourtant seulement aux déplacements des rames, dont le coup est déjà relevé par la communalité des usagers.

La gestion d'un service commun, revenant à ses usagers, au gré de son périmètre local, voir global, autorise sa gratuité, dans l'économie, pour tous, des dépenses inhérentes à son règlement, comme au contrôle de celui-ci.

La nécessité réclame donc de s'obliger à la gratuité.

Ou, comme des chiens, devons-nous bientôt pisser nos pièces, au pied de chaque lampadaire ?

Marx, dans sa thèse sur Feuerbach, énonce que,

"Ce sont les pratiques qui font des hommes ce qu'ils sont."

Mais, la justice agonise sous la violence et l'intimidation de l'intérêt privé qui, désertifiant les villages, entasse les pauvres dans la cour des miracles des cités.

Aussi nous faut-il mieux différencier le bien public, sans rivalité sous l'égide de l'Etat, des biens privés où règnent les rivalités individuelles des cartels de la main invisible

du marché, comme des biens communs, où la propriété, la gestion, l'usage et l'exploitation des biens matériels ou immatériels relèvent d'une gouvernance collective. (voir P Dardot et C Laval)

Pourtant rien de très conséquent ne régit nos institutions communes, telles que l'ONU ou l'EU, au niveau global, laissant les intérêts particuliers ressurgir au moindre conflit local.

Comment est-il possible, qu'y adhérer ne suppose pas de renoncer à la guerre des étoiles, qui asservit les continents et ruine les sous-continentes, aux seuls profits de l'opulence abjecte où se prélassent les clones d'oncle « Picsou » ?

Ne serait-ce pas pourtant le premier pas propre à établir de réciproques confiances ? Loin de là, la mondialisation semble exacerber les défenses nationalistes et/ou religieuses, sous la tutelle de "uns" narcissiques et/ou monothéistes.

Pourtant, un insaisissable Réel, évident méfait de nos actes, ne nous permet plus de refouler ou dénier les devoirs relevant de nos obligations éthiques et sociétales.

Et après avoir craint un Réel extérieur, que le ciel nous tombe sur la tête, nous voilà à redouter ce qui nous vient de l'intérieur, l'accumulation de nos pollutions.

Nous ne pouvons plus ne pas reconnaître la méprise des sujets supposés savoirs qui gouvernent nos économies et nos politiques, en laissant fleurir des applications technologiques néfastes, sous couvert d'emploi ?

Pourquoi ne pas redonner son sens « comme un » à l'emploi, quand au lieu des trois huit, nous pouvons aisément faire les huit trois ?

Juste question de répartition, d'égalité, de solidarité.

Surtout, lorsqu'on aura déjà fait 70% d'économie de production.

Les machines sans libido nous tirent inexorablement vers la mort.

Pourquoi ne pas laisser du temps libre, pour laisser fleurir la sexualité, puisque elle seule, en ralentit le cours et freine notre hâte à détruire, notre hâte à mourir ?

Seule l'obligation librement acceptée fait autorité, ce qui bannit d'entrée toute obligation contrainte, puisque précisément en aucun cas, elle ne fera autorité.

Dès lors, les luttes se doivent sans répit, contre toutes les formes de contraintes, qu'elles soient locales ou globales, contre toutes les formes d'inégalités, d'injustices.

Le marché, la bourse, c'est l'opium du peuple, l'arnaque légalisée, protégée par l'état. Il ne s'alimente que de la dictature des échelles de prix, dans une quantification où plus personne ne sait qui compte quoi, pour qui.

Quoi qu'il en soit, il faut payer !

Comme dit Total, « Nous sommes en partie responsable du problème, mais nous sommes aussi une partie de la solution ».

Qui mieux qu'un pollueur, pour prétendre dépolluer, voire même purifier ?

Qui mieux qu'un professionnel de l'amiante, pour désamianter ?

Qui mieux qu'un fabricant de bombes personnelles à fragmentation, pour déminer ?

Qui mieux qu'une banque, pour enrayer la crise financière ?

« Les pollueurs ... sont les meilleurs ... Purificateurs ! »

On voit déjà la manif ... la manip ! Ainsi s'accumulent les doubles profits privés.
A l'aller, puis au retour. Allez, encore un tour !
Quand la démagogie s'accoquine à la technocratie, nous sommes sûrs d'atteindre au
Totalitarisme !
Pas d'universalité du genre humain, mais le sort d'un mouvement comme Un.
Solidarité et Équité sont donc les conditions obligées à toute Liberté.

3.Liberté

Loin d'une représentation anthropomorphe, Dieu transmué christ souffrant sur la
croix, ou prophète interdit de représentation, la psychanalyse nous enseigne que Dieu
est structure de langage, un Di(r)eu oublié.

Il n'y a pas d'objet de la psychanalyse, pas plus que de la politique, il n'y en a qu'une
pratique « comme une ».

Là où la culture est diversité, la socialité est « comme une » !

Notre seule liberté est d'être responsable des effets de nos paroles, comme de nos
actes, puisque de toute façon, ils nous reviennent boomerang.

Notre seule liberté est d'espérer pouvoir, un jour, les écouter.

Pour cela, loin d'abandonner nos voix à des représentants qui ne peuvent que les
trahir, mieux vaudrait que ceux qui ont charge des biens publics soient élus par tirage
au sort, au gré de leurs secteurs d'intérêts et de compétences, pour une durée limitée.
Car ainsi chaque un serait incité à devoir se préparer, se qualifier, pour pouvoir
assumer la charge, qui pourrait soudain lui incomber.

De plus, la société y économiserait frais de campagnes et frais d'élections ;
Et par la même occasion on se débarrasserait du régime présidentiel, aux pleins
pouvoirs royaux.

Face aux périls mortels, transgénériques, multiples, qui nous menacent de toutes
parts, l'obligation de renoncer au meurtre, nécessaire à soutenir la seule loi humaine,
la loi de la Parole, surligne sa dimension de nécessaire Solidarité.

Mais pour se soutenir société, encore faut-il que chaque un s'oblige à renoncer à
braver les interdits incestueux, qui le responsabilise, soit à renoncer à toute contrainte
sur l'autre, soit à s'exiger Éthique et Équité.

Cela suppose que chaque un sache bien qu'il se confond avec le Un de l'ensemble
tous. Tel s'avère, de notre signifiance de parl'être, de parlettres, divisé par le lent gage,
comme par les autres, l'obligation de nos Libertés.

Solidarité, Équité, Liberté, tel serait le socle d'une réelle nouvelle Res publique, que
l'on puisse appeler de nos vœux, une chose éternellement à débattre.

Telles sont quelques pistes fondamentales de travail, qui s'ouvrent à tous ceux qui
veulent mettre leur grain de SEL, jusqu'à ce que le tas fasse advenir une société de
Solidarité, Équité, Liberté.

Signé Grain de SEL

Post Scriptum : Faire suivre !

